Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 20 (1887)

Artikel: Les prédicateurs : ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être

Autor: Astié, J.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379420

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PRÉDICATEURS

CE QU'ILS SONT ET CE QU'ILS DEVRAIENT ÊTRE [1]

PAR

J.-F. ASTIÉ

Messieurs !

J'ai un ami,.. loin, bien loin d'ici, dans un autre monde, en Amérique. L'intimité qui rapproche nos esprits et nos cœurs, est heureusement en raison inverse de la distance qui nous sépare. Si nous n'étions contemporains, on pourrait songer à un cas remarquable d'atavisme ou à un avatar dans le genre indou ; sans le principe des indiscernables de Leibnitz, en vertu duquel il n'existerait rien de parfaitement semblable, pas même deux feuilles, sur un même arbre, on pourrait être porté à nous prendre pour un double l'un de l'autre, comme s'exprime Herbert Spencer. Ajoutez à cela des différences de caractère fort sensibles, avec des goûts, des aspirations identiques, un développement intellectuel et religieux du même genre, mais une activité dans deux milieux formant le plus grand des contrastes, et vous aurez les facteurs assez complets pour fonder une union solide, durable.

Mon ami est d'un abord froid, contenu, un peu brusque, suffisamment pour assaisonner une bonté sans limite ; un regard de feu s'échappant d'orbites profondes pour illuminer une figure puritaine, sévère, austère même, trahit une âme

[1] Discours prononcé à la séance d'ouverture de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, octobre 1886.

sympathique jusqu'à la passion. Déjà au collège les condiciples du jeune Américain l'avaient, à cause de son sérieux précoce, surnommé le « chevalier de la triste figure. » Aujourd'hui encore on sent que l'enthousiasme est l'huile alimentant le grand corps desséché de ce Yankee fort ambitieux pour la vérité et trop peu pour lui-même.

Comme les hommes qui ont de bonne heure vécu d'une vie intense, il a recueilli et souvent commenté cette parole triste et profonde d'un moraliste français : « Quiconque n'est pas misanthrope à quarante ans n'a jamais aimé ses semblables. » Et cependant il est loin d'être devenu pessimiste, ni même misanthrope de sa personne. Ce n'est certes pas à lui qu'on pourrait donner le surnom de *conseille-la-mort*, (πεισιθάνατος) par lequel on désignait un ancien pessimiste, Hégésias, de l'école d'Aristippe. Mon ami croit à la vie ; il mord à la grappe à belles dents, avec une ardeur naïve et juvénile, faite pour surprendre ceux qui sont au courant des désappointements pénibles qui ne lui ont pas été épargnés. Un mot bienveillant lui fait oublier les torts les plus graves. Il lui arrive de se jeter à la tête du premier venu, pour peu qu'il s'imagine avoir découvert en lui un cœur noble, ouvert à l'idéal et quelques étincelles de feu sacré. Quand il se trompe, il se renferme dans une attitude contenue, correcte et polie, sans récrimination d'aucun genre. Il ne sait que se livrer entièrement ou se réserver : chez lui la porte est toujours ouverte ou fermée, jamais entrebaillée.

Nous nous rencontrâmes au seuil de la vie, à cette heure solennelle où chacun commence à se connaître lui même. Nous avons parcouru la carrière la main dans la main, le cœur à l'unisson, discutant fort souvent parce qu'au fond nous étions d'accord. Aussi n'est-elle nullement à notre usage, cette définition donnée par un dictionnaire récent : un ami, un bâton qui se brise dès qu'on veut s'appuyer sur lui.

Cet Américain donc, que je n'avais vu depuis longtemps, vint me surprendre un jour en plein été. Les questions les plus délicates, les plus réservées furent soulevées avec cette liberté, cette hardiesse qui donneraient le vertige si l'on ne sentait sans

cesse la conscience morale marchant à ses côtés. En tête à tête avec un esprit de même famille, comprenant à demi-mot, devançant votre pensée, inspirant d'ailleurs une pleine et entière confiance, ces inventaires-là procurent les jouissances les plus pures, les plus relevées. On sort de ces bains de glace trempé comme l'acier. Un long arriéré de réflexions de tout genre fut donc déversé à l'envi dans la caisse commune.

Mon ami parle volontiers par sentences et maximes. Mais comme il conserve tout l'enthousiasme de la jeunesse, la faculté de vibrer comme à vingt ans, à toute pensée généreuse, c'était un plaisir de l'entendre avec une verve, un entrain intarissable, commenter ces apophtegmes recueillis dans les diverses littératures, qu'une mémoire infaillible tient constamment à sa disposition.

Comme je m'enquérais de l'état de l'opinion de son pays sur diverses questions brûlantes :

— « Quelles expressions plus immorales que celles-ci, me dit-il, le tribunal, les jugements de l'opinion ! En vertu de quelle loi siège-t-il ? En vertu de quelle loi sont-ils rendus ? L'opinion ! mais neuf fois sur dix, je ne vois là qu'un rassemblement de guêpes hypocrites ! »

En me racontant son voyage sur le continent : « J'ai eu, dit-il, le privilège d'assister à une des séances solennelles de votre Académie française. Elle m'a rappelé la boutade d'un écrivain solitaire, tranchant assez sur les propos ordinaires à l'endroit de vos quarante. Il voit en elle le « bocal où doivent être » conservés les lieux communs pour l'édification de l'avenir. » L'université est chargée d'en imbiber l'esprit des enfants ; » quand ils en ont un bagage suffisant, on leur donne un di- » plôme sur peau d'âne et le titre de bachelier. C'est la patente » constatant qu'ils peuvent tenir boutique de lieux communs. »

» Il faut beaucoup de courage pour combattre un lieu commun bien établi. On n'en a point peur. On est habitué à sa présence, on le coudoie tous les jours, quelquefois même on lui parle ; on en parle, on entre en familiarité avec lui. Il s'introduit facilement dans votre intimité.

» Une idée neuve ! c'est bien autre chose. D'abord il faut

faire connaissance avec elle. Est-elle convenable ? Par qui est-elle présentée ?

» Ah ! ah ! par un tel ? Bon, il n'y a pas à s'en inquiéter. Quel toqué ! Qu'il soit celui-ci ou celui-là, quiconque se fait le promoteur d'une idée neuve est considéré comme tel.

» Tous les préjugés existants se hérissent ; les intérêts les consolident. Pour entrer dans le monde, il faut qu'une idée neuve fasse un stage de plusieurs années suivies de plusieurs siècles. Elle ne commence à avoir de valeur que lorsqu'elle est devenue lieu commun.

— Vous n'entendez pas insinuer par là, ajoutai-je après un moment de silence, qu'il faille cesser de croire aux principes malgré les hommes ? Qui n'a pas ce courage n'est pas une nature noble. C'est des esprits et des caractères mécontents que vient le progrès, a dit Stuart Mill. En tout cas, leurs efforts ne seront pas complètement infructueux. La vérité, quoique tardive, arrivera néanmoins assez tôt, car l'humanité ne mourra point encore. Les natures privilégiées saisissent le moment opportun ; mais jamais le penseur qui observe n'a le droit de se taire parce qu'il sait qu'actuellement peu de personnes l'écouteront.

— Il n'en reste pas moins vrai, répondit-il, que celui qui ne ressemble pas à ceux qui l'environnent est bien malheureux. Les qualités qu'il peut avoir ne deviennent pas seulement inutiles, elles se changent en graves défauts. La communauté est stagnante sans l'impulsion de l'individu ; l'impulsion est morte sans la sympathie de la communauté. Les plus sottes affirmations l'emporteront sur les négations arbitraires et téméraires, quand il s'agit de prendre la direction de l'âme humaine. « Lassitude ou renoncement réfléchi : c'est trop souvent là qu'il faut en venir en ce siècle, où l'action n'est possible qu'à proportion de ce que l'homme est vulgaire et borné. »

Voulant faire sortir mon ami de ces généralités, je le poussai sur l'article du socialisme qui commençait à faire parler de lui en Amérique. « Pourquoi cette insistance ? reprit-il, vous savez bien que je me suis expliqué là-dessus il y a plus de quarante ans. Tout m'éloigne du socialisme. Mes instincts y répugnent,

mon intérêt s'y oppose, mes préjugés m'en dégoûtent et les socialistes me le font haïr. Une toute petite considération plaide au fond de ma conscience pour « ce pelé, ce galeux, » et cela doit paraître si faible à mes contemporains que je ne sais en vérité, si je dois l'énoncer. C'est que le socialisme est la justice. »

Je ne manquai pas d'être mis sur la sellette à mon tour. Je vous ferai grâce de la plupart des réponses qu'il me fallut faire. Nous eûmes une assez longue discussion sur les mérites respectifs des hommes qui ont le sens historique et de ceux qui s'attachent de préférence aux principes. Les premiers furent accusés d'être des fatalistes excusant tout, des hommes presque toujours attachés au présent comme produit nécessaire de l'histoire. Il convient de ne pas trop médire des idéologues et des théoriciens, pourvu qu'il soient conséquents. Les esprits géométriques et les hommes d'idéel comprennent mal l'histoire et déprécient trop le présent, c'est vrai ; mais ils travaillent à préparer l'avenir.

Voyant poindre à l'horizon le jour et l'heure actuelle, je ne manquai pas d'interroger mon ami sur le choix d'un sujet digne de votre attention. « Les conseils qu'on se hâte de suivre, me répondit-il un peu brusquement, sont ceux qui nous poussent dans notre propre voie. Vous recherchez moins, en me consultant, un assentiment libre qu'une complicité morale. Un sujet ! Mais c'est apparemment parce que vous en avez trop dans votre portefeuille que vous ne savez vous décider pour aucun ; prenez le premier venu dans les nombreux problèmes que nous passons en revue depuis quarante-huit heures.

» Si le cœur vous en dit, vous pourriez même les traiter tous en bloc : le lien indispensable pour serrer la gerbe et lui donner l'unité nécessaire serait le suivant : *La révolution théologique et ecclésiastique ; y a-t-il deux questions ou une seule ? Laquelle doit être subordonnée à l'autre ?* Vous auriez l'occasion de vous expliquer sur un point qui paraît vous préoccuper : les églises libres, c'est-à-dire démocratiques, peuvent-elles avoir un avenir en demeurant des églises dogmatiques, ce que, d'après vous, elles ne seraient qu'en fait et non endroit ? »

— Vous n'y êtes pas, répondis-je. Après avoir longtemps et trop longuement parlé en langues, il s'agit de se ranger, pour le moment du moins, à l'avis de saint Paul. Il ne peut être question d'aborder aucun problème actuel, ni même important, notez ces deux points-là, sans oublier le troisième que voici : et toutefois il faudrait éviter le genre ennuyeux. Le cas est plus complexe que vous n'avez cru, il n'y a pas lieu de pousser quelqu'un dans le sens où il penche ; il faut au contraire l'arracher à ses préoccupations ; lui tendre la main pour qu'il réussisse à sauter hors de son ombre, exercice assez risqué pour un doctrinaire qui n'est pas jeune. Aussi, en pareille occurrence, faut-il s'estimer heureux de pouvoir recourir à un homme aussi fertile que vous en expédients. — Le fait est curieux et instructif, répondit-il ; il demande réflexion, nous y reviendrons.

— Je parlais de révolution théologique, savez-vous qu'elle avance chaque jour à grand pas en Amérique, poursuivit mon ami, sans que vous ayez l'air de vous en douter en Europe, tant vos journaux font bonne garde. Leur mission paraît être de vous maintenir dans une sécurité parfaite, en vous amusant de bagatelles, de questions sans portée et surtout en ayant soin de ne laisser pénétrer aucun air du dehors dans vos cercles artificiels bien paisibles et bien triés. Les novateurs n'ont fait leur apparition que depuis une vingtaine d'années. Je les gênais alors, l'air du dehors leur venait par moi, je leur faisais l'effet d'une porte ouverte très incommode. Tout s'est transformé aujourd'hui ; nous pouvons nous dire légion. Et, chose étrange, le mouvement est si accusé en Angleterre, qu'en traversant ce pays-là j'ai dû m'apercevoir qu'on nous traite de retardataires, nous Américains. Il n'y a pas jusqu'à l'Ecosse qui ne s'ébranle. Dans une réunion récente à Glasgow, un docteur déclarait que la confession de foi de Westminster a cessé d'être la vie de la théologie écossaise. Et, citant la parole d'un ami, il ajoutait : « Les confessions de foi sont déjà dans le cercueil ; encore un peu de temps et elles seront enterrées. L'Ecosse sera bientôt, non seulement libre, mais à la tête des plus libres. Ce qu'on appelle le haut calvinisme est répudié

ouvertement par quiconque pense et réfléchit et cela dans le sein même des Eglises où il continue à régner officiellement. » Aucune congrégation ne tolérerait aujourd'hui des sentiments comme les suivants exprimés par Jonathan Edwards, que vous appelez dans votre *Histoire des Etats-Unis*, le réformateur des Eglises évangéliques de l'Amérique. « Les enfants hors de Christ, dit-il quelque part, ne sont que de jeunes vipères ; ils sont infiniment plus coupables aux yeux de Dieu que les jeunes vipères. Le Dieu qui vous tient suspendus sur l'abîme de l'enfer, exactement comme quelqu'un tient une araignée sur un brasier, les abhorre, il est terriblement courroucé contre eux. Vous êtes dix mille fois plus abominables à ses yeux que le serpent le plus venimeux. »

Un flot montant d'humanisme réagit puissamment à cette heure contre tous les travers de la scolastique puritaine ; il menace d'emporter bien des choses. Nous avons une jeunesse en Amérique, tandis que, d'après ce que j'ai pu recueillir çà et là dans mes voyages, elle vous ferait entièrement défaut dans tous les domaines et surtout dans la sphère religieuse et théologique. Nos jeunes gens ne sont pas seulement initiés aux diverses recherches critiques, surtout à celles de l'Ancien Testament ; ils en sont déjà à se demander quelles doivent être les conséquences des questions posées, même résolues dans le sens le plus modéré et le plus conservateur. L'accusation de rationalisme n'est pas pour les effrayer ; ils ont étudié l'histoire les dogmes avec assez d'intelligence pour avoir appris que ce qu'on prétend nous imposer comme vérité inspirée, n'est trop souvent que la raison bornée, étroite du passé, élevée à la dignité de dogmatique de droit divin, définitive, infaillible. La vieille idée populaire d'une révélation intellectuelle cède peu à peu le pas à la notion d'une révélation religieuse, morale, dynamique. Le merveilleux n'est pas ouvertement attaqué, mais il est sourdement miné. Il a déjà disparu, et cela sans aucun bruit, de ce qui fut jadis son point culminant. Nous estimons prendre plus au sérieux la célébration de la cène que ce n'est généralement le cas en Europe, mais, sauf les épiscopaux, nous sommes à peu près tous zwingliens.

En face de ce mouvement qui se généralise, je me demande si nous ne risquons pas d'aller trop vite ; on nous a nourris de tant de préjugés, d'erreurs et de fadaises que la vérité même peut devenir pour nous un péril, si elle nous est révélée d'un trait, sans précaution ; c'est par degré, et jour après jour que les opérés de la cataracte sont admis à revoir la lumière du jour.

Au milieu de symptômes inquiétants, il en est cependant de rassurants. Nous voyageons beaucoup en Europe, comme vous voyez. Ce qui nous frappe surtout c'est de constater la petite place que la religion *personnelle* occupe dans le mouvement des esprits ; bien que le problème religieux soit au fond de toutes vos questions politiques et sociales. Il n'en est pas ainsi chez nous ; nous n'avons pas eu de XVIIIe siècle, la religion continue à être en Amérique ce qu'elle était en France au XVIIe siècle, une puissance spirituelle avec laquelle il faut compter. Eh bien, notre jeunesse a appris de Schleiermacher que le plus grand malheur qui pût arriver à l'Eglise serait de perdre cette position, en voyant se consommer le divorce définitif entre la civilisation et le christianisme, de sorte que tous les hommes de quelque portée seraient incrédules, tandis que l'Evangile ne recruterait plus ses sectateurs que parmi les ignorants. Nous n'entendons pas nous laisser parquer, pour mener la vie paisible de petits troupeaux bien tranquilles, bien heureux, broutant en paix quelques herbes amères et clairsemées, cultivant l'admiration mutuelle et attendant quelque grand signe du ciel pour venir les tirer de l'impasse dans laquelle ils se sont laissé peu à peu renfermer. Nous avons, nous aussi, notre contingent d'esprits de cette famille-là : mais nos nombreuses sectes ont pour effet merveilleux de nous débarrasser de l'esprit sectaire. Quiconque tombe dans ces travers-là cesse de compter comme facteur du grand courant national.

C'est pour maintenir un contact incessant entre la culture générale et l'Evangile que notre jeunesse prend part avec ardeur à toutes les préoccupations générales de la nation. Un jeune homme de beaucoup d'avenir, qui connaît déjà l'Europe me disait encore en me serrant la main sur le steamer : « Sans

doute, il faut des sacristies, mais nous ne voulons pas de l'air renfermé des sacristies ; nous tiendrons toujours les fenêtres larges ouvertes, afin d'éviter la moisissure, les végétations parasites et l'invasion des insectes fuyant le grand soleil de Dieu. L'exemple de ce qui est arrivé à la vieille Europe nous profitera. Jamais le nouveau monde ne présentera le même spectacle que beaucoup de pays de l'ancien : un clergé sans lumières au milieu d'un peuple sans foi. Ce n'est pas de nous qu'on pourra dire : les grandes questions ont de nos jours le sort des premiers chrétiens ; on les livre aux bêtes. Le calvinisme a fait des Etats-Unis une nation grande et forte. Quoi qu'il arrive, en politique pas plus qu'en religion, les fils des pèlerins du *Mayflower* ne pourront jamais avoir un gouvernement de curés. »

Mon ami avait parlé avec véhémence, tout en marchant à grands pas sur un monticule dominant le lac, illuminé par la lune qui était dans son plein. Je crus le revoir jeune adolescent, alors qu'il entraînait tous ses condisciples à la défense des causes grandes et généreuses. C'était le même accent, mais il ne restait plus sur son pâle visage que, comme s'exprime un philosophe poète :

Ce sceau que laisse en fuyant la beauté.

« On dirait vraiment que vous vous croyez la mission de me convertir, lui dis-je. Savez-vous l'heure qu'il est ? » Notre entretien s'était prolongé fort avant dans la nuit. L'étoile du berger ne pouvait tarder de poindre derrière la tour de Gourze.

Le lendemain, dans la soirée, nous nous acheminâmes vers la gare de Grandvaux où mon ami devait prendre le train. « A propos, me dit-il tout à coup, à la vue d'un bateau à vapeur et du lac, j'ai la solution de votre énigme nautique. »

Comme je ne comprenais pas, mon compagnon reprit : « Auriez-vous oublié que je vous ai promis de réfléchir au sujet de votre discours futur ? J'appelle cela le problème nautique parce que en me demandant une recette pour faire sortir de l'intérêt d'un sujet qui ne serait ni brûlant, ni actuel, ni important, vous m'avez rappelé ce problème mathématique où après avoir

donné je ne sais plus quel renseignement hétéroclite sur un navire, on demande d'en déduire l'âge du capitaine. Je pourrais cependant avoir réussi à le résoudre. J'ai pris bonne note des dates ; vous aurez votre affaire en temps utile. »

Le reste de notre course ne fut pas gai. Je demandai à mon ami des nouvelles d'un jeune homme de talent qu'il m'avait adressé, il y a quelques années. « — J'en porte le deuil comme de plusieurs autres, me répondit-il. Je crains fort qu'il n'ait définitivement sombré dans la crise que, à la sortie de la première jeunesse, est appelé à traverser tout homme de quelque portée. Les grandes et les petites ambitions sollicitent alors ; quiconque n'a pas l'épine dorsale suffisamment solide pour nager contre le courant, cède aux attraits des secondes pour se détourner des premières. Tombant dans un milieu des moins favorables, notre jeune homme s'y est parfaitement accommodé ; il est en train de devenir ce que nous appelons en anglais *a Time serving man*, ce que du temps des vieux huguenots on appelait un moyenneur. Il a un pied dans le monde de la haute bourgeoisie financière et mondaine, l'autre dans les pratiques de la petite dévotion, vous savez que cet étrange mélange n'est pas rare chez nous. Ayant l'étoffe d'un petit esprit je crains fort qu'il ne devienne jamais un grand caractère. En tout cas, je l'estime perdu pour la science et pour les grandes luttes qui se préparent. Dès qu'il s'agissait d'un pareil changement de front, je ne pouvais être qu'un obstacle ; j'ai dû m'avouer de mon côté qu'il n'y avait plus lieu de compter sur lui ; de là une grande réserve ; je ne sais si nous en sommes encore à la froideur ou déjà à l'indifférence ; quand il nous arrive de nous rencontrer, ce qui est fort rare, après nous être informés de l'état de notre santé, il ne nous reste plus qu'à nous rabattre sur la pluie et le beau temps. De quoi causer, en effet, avec un homme qui, renonçant à tout idéal, faute d'oser être ce qu'il est, réussit à trouver sa satisfaction dans les petits intérêts de la vie ordinaire, sans sortir de l'horizon le plus restreint ? Valait-il donc la peine d'aller, avec quelque bruit, s'éclairer aux divers foyers de la science européenne, pour venir faire une pareille fin en Amérique ? S'asseoir bourgeoisement sous sa

vigne et sous son figuier, devenir étranger à la république des lettres, mettre froidement, délibérément, systématiquement sa lumière sous le boisseau et se faire le champion d'une vulgaire restauration du passé à laquelle on ne peut croire ? Du reste, vie calme, santé parfaite, notre ami veut réussir, il y parvient à merveille, allégé du souci de faire triompher ses principes : il est heureux de se voir à la fois l'oracle et le porte-voix des vieilles femmes et des grands enfants. Je ne peux jamais penser à lui sans me rappeler le mot profond et triste d'un de vos premiers écrivains. « C'est une terrible chose que d'être heu-
» reux ! comme on s'en contente, comme on s'en contente !
» comme on trouve que cela suffit ! comme, étant en posses-
» sion du faux but de la vie, le bonheur, on oublie le vrai, le
» devoir ! »

Nous étions parvenus sur l'esplanade de la gare de Grandvaux. A la vue de la scène grandiose en face de nous, mon ami essaya de poser un problème de philosophie transcendentale. Il voulait savoir si le spectacle était beau ou sublime. Je répondis faiblement, mes préoccupations étaient ailleurs. L'heure de la séparation approchait ; les questions eschatologiques que nous avions abordées pesaient sur nous de tout leur poids solennel. « Ne pourrions-nous pas voir dans ce spectacle, sous nos yeux, un symbole de notre voyage qui touche à son terme ? » demandai-je à mon ami ? Les ténèbres du soir recouvrent la terre et le lac ; une demi-obscurité sur le flanc des montagnes et puis, comme transition au monde nouveau dans lequel nous espérons trouver la solution de toutes les énigmes, les lueurs vives et douces des hauts sommets, éclat d'un soleil lointain et inconnu. Nous nous donnions le bras ; pour toute réponse mon ami pressa le mien avec sentiment. Il était fort ému ; je ne l'étais pas moins. Nous étions hantés l'un et l'autre par une pensée que nous nous étions gardés d'aborder directement. Nous savions que ce tête-à-tête devait être le dernier. Nous continuâmes à nous promener en silence. « Après tout, finit par dire mon ami, quel qu'ait été le passé, quelles que soient les tristesses de l'heure présente et les surprises que l'avenir peut nous tenir en réserve, nous pouvons nous rendre le témoi-

gnage, nous fussions-nous trompés, d'avoir choisi la bonne part au plus près de notre conscience ? — D'accord, répondis-je, si la vie était à recommencer je n'agirais pas autrement. — Je crois avoir découvert le programme de la mienne, répondit mon Américain, dans la formule suivante d'un de vos écrivains que vous ne me paraissez pas goûter ; c'est par ce côté-là surtout que je me sens en communion avec mes ancêtres puritains. « Renoncer au bonheur et ne songer qu'au devoir : » remplacer le cœur par la conscience ; ce martyre volontaire » a sa noblesse. La nature en nous y regimbe, mais le meilleur » moi s'y soumet. Espérer la justice est la preuve d'une sensi- » bilité maladive. Le caractère viril consiste dans cette indé- » pendance. Que le monde pense de nous ce qu'il veut, c'est » son affaire ; s'il n'entend nous mettre à notre place qu'après » notre mort, ou même jamais, c'est son droit. Le nôtre est » d'agir comme si la patrie était reconnaissante, comme si le » monde était équitable, comme si l'opinion était clairvoyante, » comme si la vie était juste, comme si les hommes étaient » bons. »

Le signal du départ était déjà donné. Contrairement aux mœurs américaines, — et à la grande surprise de quelques vignerons de Lavaux occupés à charger des *fustes*, — nous nous trouvâmes dans les bras l'un de l'autre ; nous nous séparâmes sans nous regarder en face ; nos yeux étaient trop pleins. Parfois je me suis senti un besoin étrange d'être conseillé, dirigé, dominé même par un homme en qui j'eusse une parfaite confiance, le sentant sans réserve voué au culte de la vérité. Ce n'est que dans le commerce de cette individualité excellente, formée de contrastes, que j'ai goûté cette satisfaction. Si je l'avais eu toujours à mes côtés, il n'aurait pu manquer de me contenir parce que jamais il n'aurait failli au devoir de me soutenir.

Mon ami fut exact, ponctuel, comme toujours. Je reçus son envoi en temps utile : c'est le discours que je vous apporte aujourd'hui. Il n'est cependant pas de mon ami : celui-ci n'écrit pas ; c'est là une fâcheuse lacune de cette personnalité si riche ; mais il inspire d'autant plus généreusement ceux qui pensent

et qui réfléchissent. Une trop grande sensibilité affaiblit la volonté et ne lui permet pas de concentrer ses forces sur un seul point. Une certaine fierté assaisonnée peut-être d'un grain de vanité, un besoin maladif de perfection le frappant de stérilité, tout cela l'a empêché d'affronter les feux de la rampe. Il entendit un jour ce discours, dans une réunion d'étudiants en théologie, à Andover dans la Nouvelle-Angleterre, de la bouche d'un homme qui a depuis lors publié un recueil de sermons fort remarquables. C'est un chapitre de théologie pratique, et tout ce qu'il y a de plus spécial dans le genre : la cure d'âme de ceux qui ont à diriger celle des autres. Je ne vous apporte pas un morceau didactique, encore moins une pièce d'éloquence, mais une simple conversation familière à bâtons rompus. Elle a pour titre : *Vitalité, caractère, inspiration*, traits fondamentaux de la prédication.

La première et presque la plus importante chose que je puisse suggérer à un jeune ministre c'est de s'assurer, de se conserver une santé parfaite. Carlyle, dans un discours qu'il fit devant les étudiants de l'Université d'Edimbourg, conclut par une recommandation de soigner sa santé. « Il n'y a pas, dit-il, d'avantage que vous puissiez vous assurer dans le monde égalant celui d'une santé parfaite. » Il entendait par là non pas le confort que garantit la santé personnelle, mais le moyen qu'elle assure de bien faire toute espèce d'ouvrage. Et la santé n'est pas seulement la base de toute perfection ; elle fait partie constitutive de toute perfection, à titre de qualité. En quoi consiste cette relation mystérieuse entre le corps et l'esprit, en vertu de laquelle des états physiques deviennent des traits caractéristiques de l'esprit? L'homme est un, ou plutôt il est actuellement constitué en une unité tellement indivisible que nous ne pouvons dire : Ici finit le corps, là commence l'esprit. Une qualité parcourt la gamme entière de notre être. Un homme est-il sain, de bonne santé, quant à son corps, faible ou maladif, il sera jusqu'à la moelle des os, malade ou bien portant dans ses aspirations. Impossible de mesurer le degré, la persistance, avec lequel l'état physique d'un homme s'affirme dans toute l'étendue de son œuvre. Nous parlons du

triomphe de l'esprit sur le corps. Mais il est rare qu'il triomphe au point qu'un corps maladif puisse accomplir une œuvre intellectuelle suivie. Elle trahira les signes de la lutte ; si l'œuvre est forte, joyeuse, ce sera une force, une joie conquises sur la faiblesse, non celles découlant tout naturellement de la santé, de la vigueur.

C'est ici un point de première importance : prêchons-nous étant parfaitement bien portants, ou comme si nous étions en santé ne l'étant pas en réalité ? Nous ne saurions triompher de la nature. Son état se trahira à travers notre discours : joyeux, énergique, il fera inévitablement songer à la souffrance ou à la faiblesse. Un sang rouge, vivant, bien chargé d'oxygène, colorera inévitablement les pensées de l'esprit. Il n'y a nul doute (quand on considère ses ouvrages) que Shakespeare était un homme remarquablement robuste. Carlyle sait fort bien, en ce qui le concerne, que les digestions difficiles, contre lesquelles il a eu à lutter toute sa vie, constituent un ingrédient important de sa pensée.

Or, il n'est pas d'homme pour lequel la santé soit aussi indispensable que le prédicateur. Ce n'est pas tant parce que son œuvre est fatigante, mais parce que son troupeau a besoin d'un ministère riche en vitalité. Quand vous venez à la Faculté, vous apportez des garanties de piété fournies par votre pasteur ou par d'autres personnes. Il serait tout aussi indispensable d'apporter un certificat de médecin constatant que vous avez au moins une santé physique ordinaire, de bonnes habitudes, garantissant la conservation de cet état ; que vous êtes dans une condition générale qu'on peut appeler *piété physique*, au point de vue de la doctrine calviniste de la persévérance, et nullement exposée à tomber dans cet état flasque, inerte rappelant l'arminianisme.

Je suis sincèrement convaincu qu'une permission de prêcher devrait impliquer aussi bien l'aptitude physique que l'aptitude mentale. Après que le candidat a fait connaître ses expériences religieuses, il ne serait pas hors de propos qu'il donnât quelques preuves de la vigueur de ses nerfs, du degré de sa vitalité, de ses forces physiques ; qu'il fît connaître ses habi-

tudes quant au sommeil, à l'exercice, aux ablutions et à son genre de nourriture.

Le ministre a infiniment plus besoin de vigueur physique que l'avocat ou le médecin. Je n'ai pas en vue la santé comme base pour supporter la fatigue, mais comme faisant sentir ses qualités dans le travail. Un médecin maladif pourra fort bien constater les diagnostiques ; un ministre faible de santé ne prêchera pas des sermons forts ; un prédicateur endormi, sans vitalité ne saurait inspirer des sentiments vigoureux, porter à l'action.

Je me borne à attirer votre attention sur le sujet, comme étant d'une importance suprême. Je n'entends pas que vous entriez follement dans la vie, avec la préoccupation d'un vieillard sans cesse occupé à se tâter le pouls, comme si la santé était sa fin suprême. Il n'y a rien de pire que cette disposition. Ce que j'entends, c'est que vous vous disiez bien que, avec les connaissances et la piété, la santé est un facteur tout aussi important du succès.

D'autres, je n'en doute pas, vous ont exhortés au sujet de vos habitudes spirituelles et intellectuelles : permettez-moi de vous exhorter à prendre l'engagement devant Dieu de dormir, votre vie durant, huit heures sur vingt-quatre, dont deux avant minuit ; de passer deux heures par jour au grand air, d'écrire le matin plutôt que le soir, de vous abstenir de pâtisseries et d'autres abominations hygiéniques bien connues, et de vous accorder quelque repos, quand vous sentez que votre énergie commence à fléchir. Observer ces quelques règles n'implique pas manque de virilité. En se tenant à ces principes, on n'a plus besoin de penser à sa santé.

Un mot encore sur le samedi. Si une chose m'est devenue parfaitement claire au sujet de la prédication, par expérience et par observation, c'est que l'effet du sermon, comme parole parlée, est aussi bien réglé par la vitalité de celui qui parle que la rapidité du boulet de canon est réglée par la quantité de poudre. J'ai toujours moins, toujours moins confiance en l'opinion des auditoires ordinaires sur le mérite d'un sermon. L'auditoire ordinaire découvre le *grand* sermon, mais il est un

critique fort incompétent du sermon moyen, ordinaire, tel que la plupart de nous en prêchent généralement. L'auditoire ordinaire reconnaît le soleil, mais il ne discerne pas comment une étoile diffère d'une autre en gloire. La chose que l'auditoire ordinaire remarque, apprécie, c'est la vitalité de celui qui parle. Possédez cette vitalité à un haut degré, vous vous ferez écouter. Votre vitalité est-elle faible? quelles que soient vos facultés intellectuelles ou votre facilité de parole, l'auditoire ordinaire vous refusera toute habileté. L'homme habile, pour lui, c'est invariablement l'homme d'une vitalité intense, qu'il ait d'ailleurs du talent ou non.

Emerson déclare que la première qualité d'un orateur, c'est d'être une personne substantielle ; il a en vue, naturellement, le caractère, mais aussi le corps. A l'arrière-plan de toutes nos qualités doit se trouver ce grand fait : le sang fortement chargé d'oxygène, des muscles fermes, des nerfs bien tendus, le *sine quâ non* du succès du prédicateur.

Je suis sur le point de faire une déclaration bien hardie, sujette à beaucoup de réserves ; je vous laisse le soin de les faire. Si le prédicateur est mis en demeure de choisir entre le fait de monter dans sa chaire épuisé pour avoir écrit tout le samedi un bon sermon, et, d'un autre côté, un sermon inférieur, mais avec la fraîcheur, l'élasticité jaillissant d'une demi-journée passée au grand air et accompagnée de neuf heures de sommeil, je déclare sans hésiter qu'il doit choisir la seconde alternative. L'auditoire ordinaire ne manquera pas de dire que vous prêchez mieux dans le second cas que dans le premier. Et l'effet est incontestablement le but que nous devons avoir en vue.

Voici mon idéal du samedi. Une bonne, solide matinée passée dans son cabinet d'étude ; l'après-midi consacré à la récréation la plus délassante au grand air ; une soirée de semi-indolence, permettant à l'esprit de se représenter avec respect et espérance le jour qui approche ; choisir les portions de l'Ecriture à lire, les cantiques ; faire sa cour au sommeil, et en obtenir la plus grande dose possible de ce principal père nourricier du banquet de la vie, comme Shakespeare l'appelle

fort bien. Voilà la préparation qui fait monter le prédicateur dans sa chaire d'un pas vif, élastique, lui permettant de regarder ses auditeurs dans le blanc des yeux ; voilà qui donne de la fermeté à son ton, un air de confiance qui est d'un prix inestimable, quand tout cela découle d'une pareille source et non de la vanité, du contentement de soi-même.

Il y a beaucoup de sermons flasques ; on se dandine autour de la chaire, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ; on lève, on baisse la main faiblement ; on ne regarde son auditoire qu'avec timidité ; on agence laborieusement les phrases les unes à la suite des autres, toujours avec un effort conscient. Une pareille prédication n'est pas aussi souvent le résultat d'un tempérament flegmatique que de la lassitude, de l'épuisement. Rien ne peut mieux illustrer la différence entre ce genre de prédication et son contraire que le contraste entre un cheval de fiacre traînant journellement ses jambes raides à son travail et le coursier bondissant de son écurie à la piste, élastique, frissonnant, haletant. La comparaison est grossière, mais je puis vous assurer, mes amis, que pour autant que je connais les prédicateurs, la plupart sont des chevaux de fiacre, plutôt que des chevaux de course. Et la principale raison du fait, la voici : ils dorment mal et trop peu ; ils prennent trop peu d'exercice et de récréation ; ils mangent trop peu de bon bœuf saignant et de mouton ; ils s'établissent dans leur cabinet d'étude, au lieu de s'égayer au grand air ; ils vivent dans une crainte habituelle et chronique de leurs auditeurs.

La qualité la plus remarquable, la plus distinguée dans la chaire, — je parle de l'art et non du côté moral de la prédication, — c'est ce que les Français appellent la verve. Elle joue, au point de vue physique, le même rôle que la grâce au point de vue spirituel, et, les circonstances étant données, elle est tout aussi nécessaire pour se faire écouter. Ainsi que l'a dit fort bien un curé de campagne français, artiste et penseur, sur lequel une de nos revues a attiré l'attention, « pour bien prêcher, il est indispensable d'avoir le diable au corps et Dieu dans le cœur. »

II

Une autre chose que j'aurais beaucoup aimé qu'on m'expliquât, au commencement de mon ministère, c'est celle-ci : quel est le but exact que doit se proposer le prédicateur? quels sont les moyens de l'atteindre?

Lorsqu'on se borne à dire que le but de la prédication est de sauver les âmes, on amène les commençants à battre l'air en vain, à lancer bien des traits au hasard, et à frapper dans les ténèbres. Fût-elle vraie, ce qui n'est pas le cas, cette assertion est trop générale. Elle n'enseigne pas au jeune prédicateur ce qu'il doit faire. Maint ministre, qui sans cela pourrait avoir de la valeur, est perdu, faute de se rendre compte de l'œuvre à accomplir.

Je suis plein de pitié, de tristesse, quand je pense au jeune ministre se tournant de çà, de là, essayant de cette méthode et puis de cette autre, faute d'un but qui l'éclaire, et aussi parce que la pression est si grande qu'il ne peut formuler ses plans. Je n'ose penser au nombre des prédicateurs pour lesquels la grande préoccupation est d'être prêts pour le dimanche suivant, d'avoir quelque chose, ancien ou nouveau, qui soit passable et qui remplisse le vide.

Voici ce qu'on doit avoir en vue en prêchant : persuader, toucher, inspirer les hommes. L'objet, quoique général, est en même temps précis, défini. Il indique au prédicateur exactement ce qu'il doit se proposer dans chaque sermon, quelle que soit l'occasion, quel que puisse être le sujet. Il est appelé à relever, à émouvoir la nature spirituelle, à provoquer les émotions, les facultés supérieures, en un mot (et le mot lui-même est une définition), à *inspirer*. L'une des quatre qualités principales d'Homère est la noblesse. Le rire des dieux a encore quelque chose de noble. Ainsi chaque sermon devrait plonger dans cet élément : l'inspiration. Il devrait inspirer aux auditeurs des pensées, des sentiments spirituels. Il devrait donner, à quiconque a des oreilles pour entendre, le sentiment d'être porté vers les choses élevées, le sentiment de la grandeur, de

la noblesse de l'Evangile et de la vie chrétienne. Il faut qu'il suggère toujours une vue supérieure de chaque sujet et qu'il la revête de la forme la plus distinguée.

Naturellement, le sermon tirera sa forme de son sujet, des idées qui doivent le constituer. Mais l'esprit, le souffle, la qualité qui en fait ce qu'un sermon doit être, c'est ce but suprême d'inspirer duquel il a jailli.

Vous voyez immédiatement comment cette manière de comprendre le sermon exclut une centaine de défauts : la recherche de la sensation, les sermons à grand orchestre, les personnalités, le genre dolent, langoureux, valétudinaire, la sécheresse, le formalisme, la netteté artistique et littéraire. Un sermon ne peut être, en effet, une œuvre d'art, parce qu'il est, comme Luther le dit des épîtres de saint Paul, une créature vivante, ayant des pieds, des mains. Vous comprenez également pourquoi j'ai débuté par parler de la santé, de la vitalité : il n'y a qu'un homme bien portant qui puisse avoir toujours à son commandement cette force d'inspirer ; vous comprenez aussi pourquoi je vais parler maintenant de l'individualité comme élément de la prédication.

Je suppose que nous maintenons tous, avec les principaux théologiens modernes, que l'Eglise, dans tous ses traits, est une institution qui se développe, plutôt qu'une théorie arrêtée une fois pour toutes. Certainement les phases de pensée, de croyance viennent, disparaissent, en paraissant suivre l'ordre d'une croissance. Il n'y a pas le moindre doute que la longue période du dogmatisme cède en ce moment la place à une période christologique. La créance passe à l'arrière-plan ; le christianisme occupe l'avant-scène. Je n'entends pas dire que l'Eglise cessera de répéter le *credo* avec foi et sincérité, mais plutôt qu'elle en vient à comprendre que le *credo* est fondé sur le Christ vivant et vivifié par le Saint-Esprit.

La phase nouvelle du christianisme dans laquelle nous entrons (par nouvelle j'entends comme fait général de la conscience ecclésiastique, car elle n'est nouvelle en aucun autre sens) emporte avec elle un sentiment nouveau d'individualisme dans les matières religieuses. En d'autres termes, l'Eglise s'est

rapprochée d'un pas de sa source, de sa tête ; la foi s'est rapprochée de l'homme ; elle est devenue une affaire de première main. Voilà l'aspect général tel que je l'aperçois.

Nous commençons à comprendre ce qu'est le christianisme individuel : fort peu une affaire de dogme, beaucoup plus une affaire de vie. Comme le christianisme est maigre, fragmentaire en tant que système doctrinal ! Combien il est plein, complet, au contraire, comme système de relations personnelles ! Dieu est une personne, Christ est une personne, le Saint-Esprit est une personne, et le christianisme n'est qu'un nom pour désigner les relations normales entre l'homme et Dieu.

La méthode, la puissance doivent être individuelles. Dans son application elle portera toujours le cachet de la personne lui servant d'organe, plutôt que celui des vérités qu'elle enseigne. Tranchons le mot : une communauté, une Eglise, à la longue, en viendra à refléter l'individualité, le tempérament, l'esprit, la conception, les habitudes intellectuelles du ministre, plutôt que le caractère du système doctrinal admis par lui et par le troupeau. Et un pasteur, par la force de son caractère, peut neutraliser, en bien ou en mal, la nature des croyances. Fénelon interposait son individualité entre son troupeau et le romanisme : plus d'un pasteur d'Ecosse ou de la Nouvelle-Angleterre, sympathique et au cœur chaud, a tempéré le haut calvinisme des symboles, au point d'en faire, dans le cœur de ses gens, une foi tolérable, chaleureuse même.

Si l'auditoire de théologie n'était déjà encombré de cours, j'estime qu'il serait profitable d'en établir un en vue de cultiver l'individualité. J'entends par là quelque chose de fort supérieur à la discipline mentale. On insiste actuellement, comme condition de votre présence à la Faculté, sur des garanties de piété et de mœurs décentes. Mais tout cela diffère tout autant du caractère essentiel à un ministre que le cocon d'un ver à soie de la robe de soie d'une dame. J'estime que l'un des grands malheurs de la chaire c'est qu'elle est pleine de prédicateurs qui ne sont que pieux. Il ne serait pas mal d'en renvoyer quelques-uns pour mettre à leur place des hommes de caractère. Gardez-vous de vous méprendre sur ma

pensée et de vous imaginer que je raille. Je parle le plus sérieusement du monde ; un ministre a besoin d'autre chose que de piété : il lui faut un caractère formé.

Votre caractère sera plus que la moitié de votre préparation. Vous acquérez une somme énorme (pas trop, toutefois) de connaissances critiques du texte, d'histoire, de rhétorique, de philosophie ; vous avez beau en acquérir autant que vous voudrez, vous ne serez toujours qu'à demi préparés. Vous-mêmes, la force, la forme, la fixité, le tempérament de votre caractère constitue l'autre moitié. Nous entrons dans le ministère et nous essayons de voler d'une aile bien emplumée, nourrie par ces études-là, et souvent la vigueur même de cette aile rend notre vol plus incertain, plus erratique. Heureux sommes-nous si l'autre aile est suffisamment développée par la grâce et la connaissance de soi-même pour nous tenir élevés au-dessus du terre à terre. Quand les deux sont de force égale, avec quelle aisance nous portons le message entre le ciel et notre monde !

Le caractère est donné par la naissance, mais il est aussi affaire d'éducation ; il doit être formé. Les catholiques, les jésuites en particulier, sont sages en ces matières-là. Ils forment, ils mettent à l'épreuve le caractère des candidats à la prêtrise. Ils ont certains exercices destinés à développer, à contenir certains traits. En un mot, ils forment l'individualité au lieu de fatiguer l'esprit de connaissances. Il y a quelques années, un des prédicateurs les plus éloquents de Paris reçut l'ordre de son supérieur de rentrer dans son couvent. Il eut à remplir des fonctions serviles dans le réfectoire. Ce n'est pas qu'il y eût quelque chose à redire à sa conduite, mais voici : ses succès favorisaient un orgueil funeste à sa prédication. On pensa qu'après avoir lavé des plats et des assiettes une année durant, il remonterait en chaire en plus complète possession de ses facultés oratoires.

Plus d'un ministre protestant aurait à gagner à une éclipse de ce genre. Il est possible que la méthode romaine ne soit pas la meilleure, mais l'Eglise papiste, dans sa longue expérience, a découvert bien des choses demandant réflexion. L'éducation

en vue du ministère subit de grands changements. N'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'elle sera coordonnée à cette grande vérité, l'*individualisme*, qui s'empare toujours plus de la conscience chrétienne?

Pourquoi n'aurions-nous pas une chaire en vue de la formation du caractère des ministres, ainsi un professeur dont la fonction serait d'étudier le caractère des étudiants; de leur signaler leurs défauts, leurs excès; de leur suggérer la discipline convenable à chaque cas. — Messieurs, veuillez ne pas oublier que je suis un simple traducteur, un reflet, je m'en tiens rigoureusement à mon texte, plus fidèlement que la version de Lausanne: à vous de voir si l'homme est plus un que divers. — Je suis certain que dans un grand corps d'étudiants de piété respectable il y en a auxquels quelqu'un devrait dire, et dire avec autorité: Vos motifs sont mauvais: vous êtes inspirés par l'ambition, vous vous recherchez vous-mêmes. Vous avez des talents; vous avez occupé les premières places dans votre collège; vous étudiez convenablement dans la Faculté; vous êtes certainement éloquents quant à la forme: il vous sera aisé d'occuper ce qu'on appelle ordinairement une chaire importante, c'est-à-dire une Eglise payant un fort beau salaire et excluant les pauvres, mais vous n'avez nul droit d'entrer dans le ministère. Votre genre d'esprit, vos visées dominantes, vos pensées habituelles, votre être tout entier est en désaccord avec les fonctions du pasteur et du prédicateur.

A un autre il pourrait trouver nécessaire de dire: Le cœur est bon, mais vous êtes trop vain; vous avez une trop haute idée de vous-même; vous serez constamment disposé à rechercher la flatterie; votre ministère sera entravé par l'intervention constante de cette disposition; par conséquent, il faut y couper court au plus vite; sachez à la fois vous abaisser et vous élever. Tâchez donc de ne plus ressembler à ce coq qui pense que le soleil se lève exprès pour l'entendre chanter.

Un autre est timide; celui-là manque de sympathie: il est dur; celui-ci est paresseux; celui-là lourd, lent, ennuyeux; tel est rêveur, sentimental.

Un ministre n'est pas éduqué aussi longtemps qu'il n'a pas

rompu avec ses défauts : je ne comprends pas pourquoi ce ne serait pas là un point spécial de sa préparation. Pour tous ces articles on s'en remet à la piété. Un homme possédant la piété est supposé posséder toutes choses. Mais si mon observation m'a appris quelque chose, c'est que fréquemment, en dépit d'une affirmation générale de piété, les détails de la conduite et du caractère laissent beaucoup à désirer. Et, d'après ce que je connais des ministres, ils supporteront plus aisément l'épreuve de l'examen sur tout autre article que sur le caractère. Je ne fais pas allusion à des fautes grossières, mais à ce qu'on appelle infériorités, défauts. Les pasteurs peuvent endurer beaucoup de fatigue, avoir beaucoup d'abnégation d'eux-mêmes. Ils sont aptes à tout : ils peuvent haranguer une société d'agriculture, une réunion politique ; ils sont laborieux dans l'accomplissement de leurs devoirs professionnels, remplis de zèle pieux, mais je dois déclarer qu'ils fléchissent très souvent sur un point impliquant la substance du caractère pastoral, par où j'entends le dévouement au royaume de Christ.

Comme classe, nous ne supportons pas précisément d'un air gracieux l'opposition venant des bancs de nos auditeurs. Nous ne montrons aucune disposition à bénir nos Eglises quand elles nous persécutent. Nous sommes singulièrement mondains à l'endroit des personnes à qui il arrive de ne pas goûter notre prédication.

J'ai vu des hommes, après avoir consacré des années à former une congrégation, se retourner tout à coup et la mettre en pièces, à la suite de mauvais traitements imaginaires ou réels. J'aimerais qu'il n'arrivât pas généralement aux ministres de mal parler des paroissiens qui se sont dispensés de leurs services. Je voudrais qu'ils pussent parler avantageusement du frère du coin plus éloquent qu'eux qui a recueilli les épaves du naufrage ou peut-être les colonnes de leur congrégation. J'aimerais qu'il ne leur arrivât pas si souvent de condamner, sous forme de louanges, les hommes recevant un salaire plus élevé. Tout cela n'indique pas manque de piété, mais absence de caractère formé. Vous êtes élevés ici de façon à pouvoir

répondre à tout appel intellectuel qui vous sera adressé. Vous pouvez écrire l'histoire de la ville que vous habitez, le message du gouverneur de l'Etat, tourner quelques vers pour une fête patriotique, mais êtes-vous suffisamment disciplinés, quant aux qualités morales, pour supporter la contradiction des pécheurs et aussi celle des saints de votre paroisse?

Permettez à un homme déjà engagé dans le ministère de vous dire que lorsque vous pensez *une fois* à votre prédication (j'entends à ses qualités, à ses effets), il faut penser deux fois à votre *conduite*. Ne vous posez pas la question : Quelle espèce de prédicateur suis-je donc? mais demandez-vous souvent : Quelle espèce d'homme suis-je? Quand vous serez placé pour la première fois et replacé ailleurs, il sera question de votre plus ou moins grand talent de prédication. Mais dans une année ou deux, tout cela sera oublié : on se préoccupera surtout de savoir quel homme vous êtes. Quelle que soit votre prédication, on vous appliquera cette pierre de touche; il n'en saurait être de plus fidèle. La plus haute qualité dans un ministre est celle qui conduit à dire, quand il traverse la rue : *Voilà un homme en qui j'ai confiance!*

Il y a plusieurs influences fâcheuses entourant le ministre contre lesquelles il importe qu'il soit mis en garde. Les femmes sont toujours plus prépondérantes dans nos Eglises ; les affaires des congrégations sont de plus en plus menées par les femmes. Ce fait a pour résultat d'envelopper la vie du ministre dans une atmosphère par trop féminine, de lui imprimer un excès de douceur, de gentillesse dans les manières : le pasteur se préoccupe trop des détails; il devient commère; il manque de vigueur, de nerf; il n'a ni rondeur d'allures, ni sentiment des proportions. Bref, il possède toutes les qualités que ne réclame pas un solide homme d'affaires, et qui pour celui-ci sont un obstacle. Il y a du vrai dans l'antique remarque : « Un prêtre n'est d'aucun sexe. » Dans l'état actuel des choses, j'estime qu'on cultive beaucoup trop le côté féminin de notre foi. Quand vous aurez assisté pendant quelque temps à des conférences, à des réunions ecclésiastiques, vous remarquerez qu'elles ressemblent beaucoup plus aux assemblées délibérantes des dames

qu'aux cercles de laïques avec lesquels vous pouvez être en rapport.

En conséquence, je vous conseille de rechercher la société des hommes. Que vos pensées, vos discours, vos manières, vos méthodes, votre esprit soient positifs, directs, résolus, mâles, virils.

Messieurs, fuyez les bavardages. L'ombre des vêtements à l'orientale, larges et traînants, peut être funeste : ne courtisez pas leur faveur; ne pemettez pas qu'on fasse de vous un enfant gâté; ne devenez jamais le chevalier servant des mères de l'Eglise improvisées; ne recevez pas souvent des cadeaux; s'il vous faut en subir, ne mettez personne dans la confidence.

Il est également très important, pour le chapitre du caractère, de bien veiller à ses rapports avec les journaux. Beaucoup de ministres vont aujourd'hui échouer sur ce rocher-là. S'ils n'y font pas naufrage quant au caractère, ils en perdent plusieurs des plus importants éléments : dignité, satisfaction de soi-même, humilité, sentiment de sa mission divine; que devient tout cela quand un prédicateur prend l'habitude de tourner le journal pour voir ce qu'on pense de son dernier sermon, qui, par parenthèse, sera toujours apprécié d'après votre plus ou moins de réputation ou par d'autres raisons, jamais pour sa valeur intrinsèque? Un homme qui trahit une seule fois de la faiblesse sur ce point est perdu : le besoin devient aussi habituel que celui de l'ivrogne; les effets sur le caractère sont fort semblables. Cela tarit la source de la satisfaction puisée dans le sentiment d'accomplir son devoir; les fumées empoisonnées de louanges toujours nouvelles font tourner la tête. On prétend que les modistes découvrent parfaitement le côté faible du caractère des dames. Il n'y a nul doute que les rédacteurs de journaux ne découvrent le côté faible du caractère des hommes. Si je ne me trompe, les rédacteurs de journaux doivent avoir petite idée de la nature humaine. Comment en serait-il autrement, quand ils voient le monde faire queue à leur porte pour les prier de signaler leur dernière production? Qu'on ne vous rencontre jamais dans ces foules-là.

III

Il est une autre chose qu'on aurait bien dû me dire au début de mon ministère : *Prêchez ce que vous croyez, ce dont vous avez fait l'expérience, plutôt que ce qui est attendu de vous.*

Cet avis doit mettre en garde contre la tentation, qui toujours se rase à la porte, la fiction, le pharisaïsme. C'est là surtout la terrible tentation de celui qui enseigne la religion. D'abord parce que c'est là notre affaire, parce que notre sérieux lui-même nous pousse à aspirer à l'idéal, parce que souvent on attend de nous que nous soyons plus religieux que nous ne le sommes en effet. J'ai entendu parler, il n'y a pas longtemps, d'un ministre laissé de côté faute d'être suffisamment pathétique aux enterrements. Nous sommes exposés à cette tentation, parce qu'un type religieux faux et formulé prévaut, parce que l'auditoire compte plus sur l'uniformité que sur la variété de caractère et que le libre jeu de l'individualité n'est pas admis.

Toute une autre série de raisons tient au fait que vous quittez cette Faculté richement fournis, gorgés, saturés de science. Heureux êtes-vous si, par exception, vous avez une seule conviction vous appartenant en propre et acquise de première main ; heureux si la force vivifiante d'une doctrine a enflammé votre âme, si vous avez pu apercevoir le rôle rapproché, lointain d'une vérité, d'un fait chrétien, de façon à en connaître les dimensions, la force qui y réside !

Avec le bagage nécessairement léger de convictions expérimentales, d'expériences individuelles, le lourd bagage d'idées ne vous appartenant pas en propre ; avec des sermons à préparer qui doivent être pleins de convictions, d'expériences d'un genre quelconque, quoi de surprenant qu'on prenne celles qui se présentent sous la main, qu'on dise ce qu'il est convenable de dire, ce qu'*on peut dire sans courir aucun danger*, plutôt que de s'en tenir à ses vues, à ses expériences, nécessairement fort limitées ? On peut dire que la tentation est irrésistible. C'est là une des lacunes de tout notre système. Nous prêchons

avant d'avoir quelque chose à dire; nous prêchons *trop souvent;* nous ne prêchons pas *parce que* nous avons quelque chose à dire, mais *parce que* l'on compte sur une prédication. Nous débutons par deux sermons par dimanche; un par mois serait suffisant. C'est ainsi que nous tombons dans le genre prêcheur; nous disons ce qui convient plutôt que ce que nous savons; nous puisons au trésor de nos connaissances plutôt que de dire ce que nous avons vécu, expérimenté. Obligés, au début, de recourir à cet expédient, nous contractons un pli qui nous suit pendant la vie entière.

Voilà le défaut capital de la chaire d'aujourd'hui; on a le sentiment de ne pas être dans le vrai, dans la réalité. Les hommes intelligents *comprennent,* tous *sentent* que nous avons fort peu fait l'expérience des vérités que nous prêchons. La conclusion générale est que nous ne croyons pas ce que nous disons. Mais c'est là une grave erreur, une critique injuste. Nous le croyons bien, mais nous ne l'avons jamais saisi, nous n'en avons pas pris possession. Nous pourrons le définir à merveille, le placer dans les rapports voulus, le revêtir de comparaisons charmantes, l'accompagner d'appels appropriés. Mais après tout, l'esprit essentiel de la conviction fait défaut; notre langage ne suggère pas le sentiment de la réalité, par l'excellente raison que ce n'est pas là une réalité pour nous. Encadré dans beaucoup d'autres choses fausses, le chant, les bancs payés, quoi de surprenant que le sermon *cru* mais non *vécu* concoure pour sa part à produire l'impression que voici : la prédication est de nos jours une chose fort différente de ce qu'elle était jadis, lorsqu'elle était adressée de sur une barque de pêcheurs aux multitudes se pressant sur le rivage.

Il y a des maux auxquels on ne saurait porter remède ni immédiatement ni complètement. Il convient pendant ce temps de laisser croître ensemble l'ivraie et le bon grain. Mais il est bon d'être avertis que le plus grand danger qui vous attend comme prédicateurs est celui-ci : la tentation de dire la chose qui *convient* plutôt que la chose *réelle.*

Je demandais un jour à un théologien célèbre (et je m'aperçois que je me pose la question à moi-même chaque semaine)

s'il valait mieux prêcher sur des sujets préoccupant le prédicateur ou sur ceux dont on pouvait croire que les auditeurs avaient besoin de les entendre traiter. La réponse fut la meilleure possible : une page de son expérience. « Pendant une année, me répondit-il, j'ai prêché sur des sujets que je supposais que mes auditeurs avaient besoin d'entendre exposer. » Après une pause, il ajouta d'un ton significatif : « Je n'ai jamais répété ces sermons-là. »

Cet orateur estimait évidemment que le sermon qui fait le plus de bien à l'auditeur est celui qui découle des préoccupations individuelles du ministre, celui qui est le produit vivant de son esprit, de son cœur, l'enfant de ses entrailles.

Ici revient la grande question : en vue de quoi doit-on prêcher ? Est-ce pour instruire ou pour inspirer ? J'ignore ce qu'on vous enseigne sur ce point capital. Il est assez probable que le monde des experts est divisé à cet égard. Quant à moi, je n'hésite pas à me prononcer pour la seconde alternative : le but essentiel du sermon doit être d'inspirer. Que vos auditeurs tirent leurs connaissances, c'est-à-dire la connaissance extérieure du christianisme, de la Bible, de l'école du dimanche, des lectures générales ; nous devons utiliser la chaire pour les inspirer, pour allumer, enflammer cette connaissance déposée sur l'autel de leur nature spirituelle. Le sermon devrait être comme les langues de feu de la Pentecôte, se partageant entre tous les auditeurs et communiquant à chacun une langue à lui pour célébrer les louanges de Dieu.

Ce n'est que par sa puissance inspiratrice que le sermon peut reconquérir sa place comme un facteur de la société. Il ne saurait supporter la comparaison avec la littérature comme œuvre littéraire ; il ne saurait subjuguer le logicien ; il ne peut prétendre lutter avec l'homme de science en fait de savoir ; il ne saurait prétendre fasciner comme font les œuvres d'art ; il ne saurait instruire comme font la conférence, le manuel ; il doit renoncer à présenter la vie sous toutes ses faces complexes comme fait le journal ; mais mieux que tous ces agents-là, il peut faire une chose (une chose que l'humanité réclamera toujours qu'on fasse pour elle) : *le sermon peut inspirer aux*

hommes le sentiment des réalités éternelles. Voilà une vocation sans terme, et la plus haute de toutes ! Le prophète a toujours été à la tête de l'humanité ; c'est une figure dont l'histoire ne saurait se passer. Les hommes ont toujours réclamé quelqu'un qui leur parlât au nom de Dieu ; ils ne cesseront jamais d'adresser la même requête ; ne craignez rien dans la lutte ardente de la science pour usurper, monopoliser l'homme ; votre vocation comme prédicateurs ne saurait devenir superflue. Je n'ai qu'une seule crainte : vous pourriez vous croire appelés à réfuter l'homme de science, à en dire plus long à vos auditeurs que ne font les journaux, à mieux écrire que les revues, à être plus brillants que le théâtre. Vous ne vous ferez écouter qu'en étant un homme inspirant le sens des choses éternelles. Il n'y a pas d'autre ressource, à moins de monter sur les tréteaux et de cultiver comme un mime le genre des bateleurs et des saltimbanques.

Ainsi donc je vous engage à concentrer toute votre préparation, autant qu'il dépend de vous, sur un seul point cardinal : la *réalité ;* dire les choses que vous avez expérimentées, vécues, plutôt que ce qu'on attend de vous. Cette exhortation est pleinement d'accord avec ce qui a déjà été dit de l'individualité, de l'inspiration.

Maintenant je n'ignore pas ce que vous vous répétez *in petto.* Toutes ces qualités réclament pour se déployer une atmosphère de liberté, et les pasteurs en ont fort peu. Nous étudions à Jérusalem et non en Arabie ; nous consultons largement la chair et le sang ; nous sommes rivés à notre confession de foi et cela par une chaîne singulièrement courte, bien qu'elle soit en train de devenir un peu plus élastique ; nous prenons une Eglise pliant sous le lourd fardeau des précédents dogmatiques (et il en est nécessairement ainsi peut-être) ; à la lettre, nous avons à mettre nos pieds dans les sentiers d'autrui ; on n'attend de nous rien d'autre que ce qui a toujours été ; plus encore que tout cela, il nous faut produire deux sermons par semaine. — Conquérir quelque liberté de pensée et d'esprit dans un milieu pareil est chose décidément difficile, mais il faut le faire. Cet ordre de choses, y compris même la pression, peut être excel-

lent pour l'essentiel. La liberté acquise dans un pareil milieu est d'autant plus précieuse par suite de la pression. Il faut se conformer, sagement, librement, mais non servilement; introduire un esprit de liberté dans cette routine; faire de vos sermons l'expression de vos convictions: voilà la tâche qui vous incombe.

Tel est à peu près, messieurs, l'envoi qui m'a été adressé de l'autre côté de l'Atlantique. Je me suis borné à faire quelques coupures pour éviter des discussions, des explications un peu longues et des réserves.

Maintenant la pièce principale était accompagnée d'un post-scriptum. Il est de la main de mon ami; j'hésite à vous en faire part, bien qu'il soit fort court; il ne contient qu'une jolie histoire, quelque chose comme une antique parabole, encadrée dans quelques exhortations; enfin, ce qui n'est pas pour vous déplaire, une verte critique à l'adresse de celui qui vous parle. En me l'envoyant, mon ami ajoute que c'est probablement son testament. Continuerai-je? Vaut-il mieux réserver ces lignes pour une autre circonstance? Je suis à vos ordres...

« Je ne sais l'usage que vous ferez de mon morceau, ni si vous y trouverez la solution de votre énigme. En tout cas, je dois faire une réserve. Pauvres jeunes gens! me disais-je à Andover, que je vous plains sincèrement! Vous ne vous doutez guère des tribulations que vous vous préparez si vous vous rendez aux exhortations pressantes que vous adressent vos maîtres d'être des individualités! L'individualité est-elle donc d'un tel prix dans la vie qu'on vous presse d'en acquérir? Je crois avoir remarqué qu'elle n'est souvent qu'un fort grave embarras. Que de fois ne suffit-il pas qu'un homme ne ressemble pas à son entourage pour que, à droits égaux, on lui préfère une nullité inoffensive! On ne se contente plus d'abattre les pavots à la tête élevée, comme jadis dans le jardin de Tarquin. Le char de Jaguernaut, auquel s'attellent à l'envi toutes les médiocrités, se promène à pas lents sur notre société moderne; il a pour cocher expérimenté l'opportunisme, se pavanant à son aise au bruit des acclamations générales,

tandis que, dans un siècle de foi, il aurait été hué, brûlé, s'il n'eût estimé opportun de se montrer héroïque.

» Ces exhortations à l'individualisme me paraissent décidément des lieux communs inutiles et dangereux. Inutiles, parce que les individualités ne se font pas au moule comme un service de Sèvres, ni au métier comme une tapisserie des Gobelins. Elles ne s'élèvent pas non plus à la brochette. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans votre terrible guerre de 1870. C'est à peine si l'on a vu surgir un capitaine du sein de cette multitude d'élèves sortis de vos écoles savantes, tous forts en stratégie et en mathématiques. A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, tel jeune conscrit qui avait quitté son village en sabots y revenait grand capitaine, maréchal de France, sans même avoir appris l'orthographe. Ces exhortations risquent également d'être dangereuses. Effrayés de toutes les charges qu'entraîne une vraie individualité, les jeunes gens qui se sentent de l'étoffe pour devenir quelqu'un, peuvent être amenés à se demander s'il n'est pas prudent de déployer leurs talents dans une branche moins ingrate que la religion et la théologie. Nous avons déjà constaté plus d'un cas de ce genre en Amérique; je serais surpris qu'ils fissent entièrement défaut dans votre vieux pays. Il s'échappe sans bruit par ce drainage incessant plus de capacités que l'Eglise n'est en position d'en perdre.

» Permettez-moi de parler le langage mercantile de ma patrie : comme pour la soie, les cotons et les cafés, dans ce monde-là aussi l'offre se règle sur la demande. Vous n'avez pas d'individualités, parce que vous n'en demandez pas, vous n'en voulez pas. Vous seriez désolés qu'on vous prît au mot en vos pressantes exhortations. Voyez le XVIe siècle! Les individualités bien trempées abondent; c'est qu'elles trouvent de l'emploi. Aujourd'hui, s'il s'en rencontre encore quelqu'une d'égarée parmi nous, il ne lui reste plus qu'à se cacher, sous peine de voir la main de tous levée contre elle ou d'avoir à lever la sienne contre chacun. Toute individualité s'obstinant à se soustraire au laminoir où se façonnent les médiocrités est

incontinent frappée d'ostracisme, quand on ne lui applique pas le signe de Caïn, la marque de la bête.

» Vos belles exhortations, à vous tous, pendant ces quarante dernières années ont-elles amené à maturité beaucoup d'esprits originaux, vigoureux? Vous ne réussissez qu'à vous annuler en vous faisant réciproquement peur les uns aux autres. Faute d'avoir voulu comprendre que l'union doit s'effectuer sur le terrain de la vie, du cœur, de la conscience, vous singez une uniformité artificielle. Il suffit qu'un naïf, à quelque bord qu'il appartienne, se risque, en disant ce qu'il pense, à troubler la douce quiétude de vos sociétés muettes pour que vous vous réunissiez tous pour lui imposer silence, sous prétexte que vous êtes tous d'accord. Au fait, il y a deux théologies, peut-être deux religions en présence. Elles risquent de glisser l'une et l'autre dans la même fosse, le même jour, à la même heure, minées par la consomption, faute d'avoir osé s'étreindre dans une lutte ouverte, vigoureuse, chrétienne, qui n'aurait pu manquer d'être féconde. Vous tremblez qu'une parole nette, énergique ne provoque dans votre verre d'eau un orage, qui vous produit l'effet d'un cataclysme géologique. Vos journaux sont à votre image; d'une pâleur désespérante, ils rivalisent à qui discutera le plus solennellement des questions byzantines; leur principale préoccupation paraît être de ne pas troubler le sommeil du lecteur, tout en discourant à l'envi sur les réveils. Que si, par inadvertance, de temps à autre, un article de nature à faire penser se glisse dans cet étrange milieu, aussitôt quelques abonnés, troublés dans leur long farniente, se jettent sur leur plume pour signifier à la rédaction, leur très humble servante, d'avoir à s'abstenir à l'avenir de pareilles témérités et de rentrer dans l'ornière, sinon... Vous savez le reste.

» Un vieux professeur émérite, après m'avoir tracé le présent tableau de la situation, dans mon dernier voyage, couronnait son récit par un mot bien grave, de nature à faire réfléchir; je lui en laisse toute la responsabilité. « C'est avec » effroi, disait-il, que je pense au moment où le clergé, mis en » demeure de dire ce qu'il pense, sera obligé de mettre un

» terme à son hypocrisie. » Ce sera là apparemment votre heure, à vous, si vous êtes encore de ce monde.

» J'en conviens toutefois, vos exhortations persistantes à l'individualisme peuvent avoir quelques bons effets. Il est possible qu'elles raffermissent le courage de quelques braves jeunes gens, qui, ayant les yeux ouverts, se voient à l'entrée d'une fournaise. Luttant dans le silence, sans trop savoir à qui dire leurs angoisses, — surtout pas à leur père, encore moins à une mère ou à une sœur, — ils y font tout au plus allusion entre amis intimes. Ils se demandent, au plus près de leur conscience, comment ils réussiront, eux, sans expérience, sans autorité, à faire faire bon ménage à la foi de leur enfance, à leur amour de la vérité, dans l'état de l'Eglise, qu'ils ne se sentent pas mission de scandaliser, encore moins de révolutionner. Ah! si ces douleurs-là avaient pour effet d'enfanter un bataillon sacré de Nathanaëls assez téméraires pour perdre leur vie afin de la retrouver! Ce serait là votre dernière chance de salut. Que Dieu vous donne une poignée d'hommes osant pratiquer rondement ce que vous professez tous : le respect de la vérité et le devoir de manifester ses convictions!

» Mais qui sait, — vous allez être scandalisé de ma présomption de Yankee, — mais qui sait si le rôle historique du vieux monde n'est décidément pas terminé? En tout cas, le siècle des Polyeuctes est passé sans retour ; c'est à l'opportunisme de Sévère, l'honnête homme mondain et païen, qu'appartient aujourd'hui le haut du pavé.

> Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
> Ne sont qu'inventions de sages politiques
> Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
> Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

» Il ne pousse plus de chênes dans les plaines d'Europe, mais des roseaux en abondance, des buissons de bois blanc rabougris, autour desquels s'enlacent quelques ronces rampantes. Aussi rien n'indique que vos villes suisses, qui jouèrent un si grand rôle au XVIe siècle, soient appelées à en jouer un, même effacé, dans le mouvement réformateur plus radical de

cette fin du XIXe. Le sol granitique de l'Ecosse se montre plus fertile que vos plantureuses vallées de l'Helvétie.

» Voilà, mon cher ami, ce que depuis quelques années, — dès le lendemain de notre promenade sur la Cinquième Avenue à New-York, lors de votre dernière visite en Amérique, — j'avais à cœur de vous dire, puisque vous semblez vouloir mourir dans l'impénitence finale. Il est surprenant que, l'âge et l'expérience aidant, vous n'ayez pas fait de vous-même ces réflexions. Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de placer ces remarques dans nos entretiens champêtres : mon langage aurait été édulcoré, moins brutal. Mais vous voudrez bien me placer au bénéfice d'un mot prononcé jadis à votre sujet par un homme d'un grand sens pratique. « Il est cassant, disait-il » en vous nommant, mais tant mieux! Il y en a tant qui rac- » commodent! »

» Vous m'adressez volontiers le reproche d'être resté trop jeune. Je croirais me montrer indigne de l'estime qui nous unit si, avec le respect que je vous dois et avec toute la liberté de notre vieille amitié, je ne vous disais que, sur cet article-là, vous me faites l'effet de n'avoir jamais été jeune : vous n'avez pas encore atteint l'âge de discrétion, pour parler avec le catéchisme. Et voilà pourquoi, malgré votre amour du travail et votre persévérance, qui frise l'opiniâtreté, vous risquez d'avoir couru en vain. Ne serait-ce pas parce que, dès le début de la carrière, vous vous seriez trompé de voie ?

» Non, voyez-vous, ce chapitre sur la prédication a un grave défaut. Tout se tient dans ce monde. Les changements que l'auteur propose en supposent, en impliquent bien d'autres encore. On a peut-être dit à tort que tout peuple a le gouvernement qu'il mérite ; mais en tout cas on peut affirmer que toute Eglise a la prédication qu'elle mérite.

» Si donc vous faites usage de mon envoi, ce ne saurait être avec la prétention de métamorphoser la prédication autour de vous. Ce n'était pas non plus l'espoir de l'auteur américain. Il voulait simplement amener les gens à réfléchir, à rompre avec la routine, le parti pris et à compléter tant soit peu leur point de vue général. Permettez-moi une expression vulgaire :

il faudrait que les hommes qui ont pour mission de conduire les autres, en ces hautes matières, voulussent bien consentir à voir un peu plus loin que leur nez...

» A ce propos, il me souvient d'une jolie histoire qui doit venir en droite ligne de la vallée de Cachemire, ou des contreforts de l'Hymalaya. Je l'ai trouvée dans une revue française[1]. très sérieuse que nous apprécions fort en Amérique et qui, parce qu'elle contient plus d'idées que de phrases, passe un peu trop inaperçue chez vous, signe indubitable que vous n'en avez pas encore fini avec le culte de la rhétorique, ce Moloch qui a dévoré tant d'esprits distingués. Cette histoire a été contée par un de ces jeunes professeurs de l'Université de France, qui se croient appelés à enseigner à leurs élèves, non pas seulement à bien écrire, mais encore à bien penser ; elle a été, dis-je, racontée dans une séance solennelle d'élèves, du genre de celle d'Andover et comme celle qui vous préoccupait vous-même lors de ma visite.

» Dans le pays de Djambouli, il y avait un roi qui ordonna un jour à un de ses serviteurs de parcourir ses Etats et de lui amener tous les aveugles qu'il rencontrerait. Lorsqu'ils furent réunis on les mit en présence des éléphants du roi, et ils reçurent l'ordre de les toucher. L'un toucha une jambe, l'autre l'extrémité de la queue, d'autres le ventre, les flancs, la trompe. On les ramena auprès du roi qui leur demanda : — Avez-vous vu ou non les éléphants ? — Nous les avons vus *complètement*, répondirent-ils.

» — A quoi ressemblent-ils ? demanda le roi ? Et celui qui avait touché les jambes dit : — L'éléphant de notre illustre roi est comme une colonne ; comme un bâton, dit celui qui avait touché le bout de la queue ; comme un mur, dit celui qui avait touché les flancs ; comme une corne, dit celui qui avait touché une défense ; comme une grosse corde, dit celui qui avait touché la trompe ; et cela dit, ajouta le vieux conteur, qui avait déjà bien de l'expérience pour ces temps primitifs,

[1] *Critique philosophique*, de MM. Renouvier et Pillon.

tous ceux qui avaient touché l'éléphant se mirent à se disputer entre eux.

» Et le professeur de l'Université ajoute : « Il est à remarquer, » jeunes élèves, que la confiance en soi, la présomption, l'arro- » gance sont d'autant plus grandes qu'on connaît moins de » choses. On tient d'autant plus à ses idées qu'on en a moins et » la passion croît avec l'ignorance. Il faut être indulgent à ceux » qui s'y laissent entraîner, car ils ne savent pas tout ce qu'ils » ignorent. »

» Enfin (et c'est un retour sur soi-même qu'on doit faire, et qu'on peut faire sans être sceptique) nous tenons la vérité sans doute ; mais si ce n'était qu'une partie de la vérité ? qui nous autorise à prendre notre raison pour la mesure des choses ? qui sait si, à côté du peu que nous savons, il n'y a pas d'autres vérités cachées pour nous, visibles à d'autres, si avec nos passions ardentes nous ne ressemblons pas à ces aveugles qui se disputent ridiculement à propos des lueurs de vérités qu'ils ont entrevues, si nous n'excitons pas la compassion par notre impuissance, la colère par notre présomption de cette intelligence suprême qui, voyant la vérité de plus haut, la découvre tout entière, et concilie dans la souveraine lumière de sa pensée, les contradictions où se déchirent nos misérables esprits ?

» Voilà la pensée qui nous devrait toujours être présente. Rien n'est plus salutaire que cette vague défiance de soi-même, et vos maîtres croiraient avoir bien employé leur temps s'ils parvenaient à vous donner ou à développer en vous ces précieuses qualités : le respect de toutes les opinions sincères, une réserve réfléchie et modeste, le sentiment profondément sérieux des difficultés qu'il faut vaincre pour conquérir la vérité, et cette crainte de l'erreur qui est le commencement de la science. »